



# L’Affaire du Luberon

## Scènes de la vie maçonnique

Épisode 7

**Ce besoin d’intelligence que j’avais ressenti  
si fort, je peux l’appeler aujourd’hui le  
manque de Théo.**

Ce besoin d’intelligence que j’avais ressenti si fort, je peux l’appeler aujourd’hui le manque de Théo. Damien, oui, c’était bien, mais Théo c’était beaucoup mieux. Dès qu’il sera de retour, j’espère bien ne plus tourner en rond.

L’intelligence d’Henri me manque elle aussi. Il continue de présider la loge, mais nous le sentons très préoccupé, prêt à passer la main. Ce n’est pas simple d’être à la fois un grand nucléaire et le vénérable d’une loge, mais Henri tient au précepte : « N’entre ici que si tu es géomètre, mais n’entre pas si tu es seulement géomètre. » Henri se défend d’être seulement un nucléaire. Il a une vision très large de la laïcité.

L’an passé, il nous a fait une planche sur le blasphème. Je l’ai dans les archives, récupérées à la police après le dénouement de l’Affaire. Je ne vais pas la recopier. Hors sujet, me dirait Théo. Je ne résiste cependant pas à en glisser ici quelques lignes. Oui, j’ai besoin d’intelligence : celle des autres. La mienne, n’en parlons pas. Elle n’est pas pire que beaucoup d’autres, mais je bute souvent sur mes limites.

« L’idée que les humains se sont faites de Dieu à travers les âges ne prouve ni ne conteste l’existence d’un Principe créateur, selon l’expression favorite de nos frères de la Grande Loge de France. Pour moi, qui suis un scientifique, elle démontre seulement le

besoin d'immensité des humains. Imaginé par eux ou révélé – ne tranchons pas entre ces deux hypothèses – Dieu, à l'image du Cosmos, est infini et le blasphème, du coup, l'est aussi. Tout peut être tenu pour blasphème dans les sociétés qui refusent la laïcité. À un Dieu infini répond un blasphème infini et vous vous souviendrez, mes frères, que ce fut aux environs immédiats de l'année 2000 que la majorité des nations siégeant à l'ONU ont décrété que les Droits de l'Homme sont suspendus dès lors qu'il y a blasphème. Autant dire que les Droits de l'Homme, proclamés au lendemain de la guerre, ont perdu de leur consistance à l'échelle de la planète. Nous sommes donc invités à la résistance laïque. Défendre les Droits de l'Homme passe d'abord par la défense de la laïcité si nous voulons réduire à rien la portée mondiale du blasphème. »

Pour moi, Titou, le blasphème n'était qu'une galéjade indigne d'un débat à l'ONU. Chacun, chez nous, dira en se levant le matin : « Putain de Dieu, où ai-je mis mes chaussettes ? » ; peut-être aussi : « La Bonne Mère me fait une farce ! » sans que cela veuille dire que Dieu ou sa petite maman s'occupent de mes chaussettes. Avec des millions d'étoiles sur le dos, mère et fils ont autre chose à faire que de pousser des chaussettes sous les lits et surveiller nos baisers. Pour Henri, la suspension des Droits de l'Homme dès qu'il y a blasphème est aussi dangereuse pour l'humanité qu'une déréglementation du nucléaire. Entendre un homme comme Henri Paget nous parler du blasphème et Théo Sérignan lui répondre, c'est boire à la source de l'intelligence. Cela vaut mieux que cent débats à la télé. Seules nos tenues dans l'intimité du temple peuvent me donner pareil plaisir. Ailleurs, règnent si souvent la bêtise et la fausseté dans la contrainte et le faux-semblant !

Je n'écris pas cela en pensant à Juliette, qui n'est ni fausse ni bête.

Quand je suis retourné à la coopérative, la camionnette de Juliette se trouvait garée sur le parking. Je la connais bien, cette camionnette, non pour y être monté entre deux routiers arrivant de Vilnius ou de Varsovie, mais pour y avoir écouté Dalida. C'est notre point commun à Juliette et à moi. J'aime la voix de Dalida et Juliette se rêve en chanteuse, avec le corps, l'allure et le pouvoir d'envoûter qu'avait Dalida. Un jour, tous deux, nous nous tenions la main et nous avons pleuré en écoutant *Bambino*. J'ai rangé ma voiture sur le parking à côté de la camionnette et Juliette m'a fait signe de monter. Pas plutôt assis auprès d'elle, j'ai pris alors la plus belle engueulade de ma vie. J'ai cru que

Juliette, plus grande et plus forte que moi, allait m'écraser la figure contre la portière. Elle a hurlé :

- Et avec ça, tu es franc-maçon ? T'es devenu cinglé, Titou ? Qu'est-ce qui t'a pris d'aller parler de moi à la police ? Tu lèches le cul des poulets, maintenant ? Tu sais ou tu ne sais pas comment les flics nous traitent, nous les putains ?

Fantoche était allé la trouver sur la route de Châteaurenard :

- Faut entendre comment il m'a parlé, ton commandant Moret : Alors, Juliette, tu connais Titou ?
- Oui et après ?
- Je croyais que tu travaillais en solo. Tu fricotes avec les francs-maçons ? Ils n'ont pas mieux que toi à se mettre sous le ventre ?

Catastrophe ! Nous n'écouterions plus jamais Dalida ensemble. Je ne serais jamais plus pour Juliette « Titou, mon cœur » ou « Titou, mon poussin ». Elle m'en voulait à mort d'avoir parlé d'elle à Fantoche et elle avait raison. Moi, je ne me rappelais même plus quand, comment et pourquoi j'avais eu la bêtise de citer son nom.

Malheureusement, le commandant Moret n'avait pas fait pour des prunes le déplacement jusqu'à Châteaurenard. Deux dossiers sur Juliette se recoupaient, qui pouvaient la mettre dans le coup.

Méchante coïncidence : l'été dernier, pendant que Marianne vivait tantôt à Mégara tantôt dans la villa de Laura Soline, Juliette s'était rendue à l'hôpital pour son examen mensuel. Même avec des préservatifs, le risque est toujours là et Juliette se surveillait comme une jument de grand prix, qui ne rapporterait plus rien si elle tombait malade. Comme chaque mois, après ses analyses, elle était passée voir Yvette pour un petit coucou.

- Y a pas plus chouette au monde que ta femme, salopard ! Tu ne la mérites pas. Ah ! Pour ça, non ! Qu'est-ce que tu as besoin de tes copains francs-macs pour t'envoyer en l'air ?

M'envoyer en l'air ? Qu'insinuait elle ? Je l'ai vite su. Quand elle était passée voir Yvette, ce jour de l'été dernier, il y avait une très belle femme dans le petit réduit de l'infirmière en chef : Marianne Laroque. Yvette fit les présentations. Elle achevait un pansement pour une petite brûlure que Marianne s'était faite au bras. Toutes les trois bavardèrent un instant, puis Juliette et Marianne quittèrent ensemble l'hôpital.

- Quel est ton métier ? demanda Marianne.
- Je fais la putain dans une camionnette sur la route de Châteaurenard.

Marianne se montra aussitôt très intéressée, passionnée même. On lui proposait précisément un scénario avec un rôle de prostituée. Marianne hésitait. Juliette accepterait-elle d'en parler avec elle ? Dans le long feuilleton qu'elle avait tourné à Aix, elle jouait le rôle d'une juge d'instruction. Elle aimait préparer ses personnages en allant vivre le plus possible dans le milieu qui était le leur et qui devrait devenir le sien, le temps du tournage. Elle était certainement, dit-elle à Juliette, pleine de préjugés sur les métiers de la prostitution. Pouvaient-elles en parler librement toutes les deux ? Juliette avait accepté d'autant plus facilement qu'elles avaient été présentées l'une à l'autre par Yvette et elles prirent rendez-vous pour le lendemain dans la villa du Luberon.

- Pourquoi me racontes-tu ça ? demandai-je à Juliette. Tu m'engueules d'abord comme du poisson pourri, puis tu me parles de Marianne Laroque comme si de rien n'était.
- Rien ? Comment rien ? Ce n'est rien de m'envoyer les flics ? Mais, Titou, tu es vraiment plus con que nature !

Tout se passa pour le mieux au premier-rendez-vous. Bien que vedette, et pas une petite vedette, me dit Juliette, Marianne Laroque fut adorable, un peu naïve sur le métier de pute, mais adorable. Ce fut comme un début d'amitié durable entre elles deux. La villa est splendide, Marianne visita la camionnette et Juliette, prenant son boulot à la blague, même s'il n'a rien de drôle, répondit à toutes les questions de l'actrice, comme si elle avait à la former au métier. Marianne voulait tout apprendre : Était-ce très dangereux ? Comment se protège-t-on ? Pareille vie laissait-elle une place à l'amour ? De quoi parlait-elle avec ses camionneurs ? Éprouvait-elle du dégoût ? Un peu, beaucoup, pas du tout ? Combien de temps durait une passe ? Juliette devina vite qu'au-delà de la préparation d'un rôle, Marianne l'interrogeait sur les hommes, sur la nature des hommes, sur leurs demandes sexuelles, sur les pratiques de la plupart. Elle montrait une naïveté désarmante. On l'aurait crue pucelle ou presque. En tout cas, très mal avertie.

Juliette l'interrogea sur sa vie amoureuse et Marianne lui répondit simplement : peu de vraies liaisons, aucun attachement durable, puis un très grand amour avec un homme génial, mais cet homme l'avait larguée brusquement, sans préavis, sans aucune raison apparente. Elle se consolait plus ou moins avec l'amitié affectueuse d'un vieil homme chez qui elle allait dormir de temps en temps à La Roquebrussanne.

- Je ne comprends toujours pas pourquoi tu m'as engueulé si fort. Yvette et moi, nous connaissons Marianne, je sais très bien de qui elle a été si amoureuse. Quel rapport avec toi ?

Par ma faute et par celle de mes amis francs-maçons, Juliette se retrouvait dans une merde noire. Si jamais, elle découvrait qu'un de ses clients était franc-maçon, elle lui tordrait la queue pour le rendre impuissant à vie.

Elle reprit son récit. Je dus l'écouter tout du long et, quand j'ai tenté d'ouvrir la portière, elle m'a flanqué tout bonnement une gifle en me criant « Tu m'écoutes ou je te pète la gueule ? ».

Juliette revit plusieurs fois Marianne dans la villa du Luberon – oui, celle du crime, Titou, celle du crime ! - et que je sois allée là-bas excite les poulets, figure-toi.

D'une confiance à l'autre, Juliette en avait dit beaucoup à Marianne et à Laura Soline, son amie, sur elle-même, ses parents et sur les raisons qui l'avaient conduite, jeune étudiante, à renoncer à ses études pour trouver du boulot, mais bac plus deux ne suffit plus de nos jours. Elle avait donc basculé comme tant d'autres dans la prostitution occasionnelle pour finir sur la route de Châteaurenard.

- Mon meilleur client, presque un copain, celui avec lequel je pourrais vivre s'il bossait par ici, vient chaque mois de Vilnius, tout près de la Russie, tu vois mon drame ? Il est marié avec deux enfants. Et toi, petit con, tu m'envoies ce flic ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Peux-tu me dire ce qui t'a pris ? Tu étais tellement affolé par ta garde-à-vue ? Tu n'as pas l'habitude, hein ? Je ne vais pas te plaindre. Tes copains francs-maçons n'ont eu qu'à claquer des doigts pour te faire sortir.

Elle fit alors allusion à Théo, une allusion légère, comme en passant, et je me rendis compte qu'elle ne savait pas qu'il était arrêté. Comme quoi, chacun va trouver ce qu'il cherche dans les médias. L'allusion, c'est qu'elle avait été l'élève de Monsieur Sérignan et lui devait son goût de la lecture, qui est bien utile quand on attend des heures dans une camionnette. Elle me dit à peine deux mots de lui, deux mots gonflés d'admiration et de respect. Si on pouvait choisir son père, c'est Monsieur Sérignan qu'elle aurait voulu : pour sa prestance et son honnêteté. Il n'avait jamais rien affirmé en classe, l'année où elle avait passé son bac, rien, absolument rien, qu'elle n'ait vérifié comme juste et vrai par la suite. Monsieur Sérignan connaissait la vie. De lui, au moins, elle pouvait être sûre. Alors que de moi...

- Titou, tu n'es pas mort de honte en lisant le journal ? Toi, le mari d'Yvette ? De mèche avec les flics ? Je ne sais pas ce qui me retient de t'écraser la gueule.

Juliette et Marianne se revirent donc dans la villa du Luberon, avec de plus en plus d'amitié, de confidences et d'excitation réciproque. La dernière fois, ce fut en présence de Laura Soline avec laquelle on pouvait parler tout aussi librement sans cette manie de juger qu'ont les gens.

Il n'y a pas que mon procès-verbal qui soit confus. Le récit de Juliette était pire. Elle se faisait presque pleurer en parlant de Marianne, elle m'engueulait, elle passait ensuite à sa propre vie, le bac, son prof, les camionneurs qui défilaient dans sa camionnette, les dangers de l'amour et Vilnius. Je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Elle déplora longuement que Marianne, après avoir été larguée par son grand amour, se soit rabattue sur un vieux. Si Marianne l'avait si longuement interrogée sur la répugnance qu'on peut avoir d'un homme, surtout quand il dépasse un certain âge, c'était nécessairement parce qu'elle-même, Marianne, devait éprouver cette répugnance quand elle allait coucher à La Roquebrussanne dans une belle villa de la Ville-haute.

Je commençais à en avoir assez. Juliette ignorait manifestement que le vieux de Marianne était son ancien prof, je perdis patience.

- Juliette, vas-tu me dire enfin comment et pourquoi je t'aurais mise dans la merde ?

La dernière fois qu'elle s'était rendue dans la villa du Luberon, Laura Soline protesta contre une invitation à venir faire la fête dans la villa, qui leur était prêtée et seulement prêtée, lancée par Marianne chez son vieux. Or, il n'y a que des francs-maçons autour de ce vieux dégoûtant.

- Vous en avez déjà rencontré de ces gens-là, vous, Juliette ? demanda Laura.
- Non, répondit Juliette. Ce ne sont sûrement pas des mecs à conduire des bahuts.

Elle savait pourtant que Voltaire en avait été et Mozart et Armstrong, le premier homme à avoir mis le pied sur la lune. C'était son prof de première au Lycée de la Roquebrussanne, celui qu'elle avait tant admiré, qui le leur avait dit en classe.

- Eh bien, de nos jours, crois-moi, ce ne sont pas tous des Voltaire. Y a pas plus ringards que ces gars-là. Je ne comprends pas comment Marianne les supporte.

Juliette avait donc confirmé au commandant Moret ce que Laura Soline avait dit : Marianne fréquentait et invitait dans la villa

qu'on lui avait prêtée les amis de son vieux, des francs-maçons ringards. Que l'un d'eux l'aient tuée, elle qui était si belle, n'avait rien de tellement surprenant.

- Et toi, petit con de Titou, toi qui en as certainement été de ces orgies dans la villa du Luberon, tu oses aller parler de moi à un officier de police judiciaire ? Je bosse à deux pas du Luberon, tu le sais bien, mais moi, je travaille proprement. Je ne me vautre pas dans des orgies.

Orgies ? Juliette venait de lancer le grand mot qui allait bientôt courir sur le Mail pour expliquer le lien entre la belle disparue et les loges maçonniques.

- Quelles orgies ? Tu dis n'importe quoi, Juliette !

Cette dernière fois où elle était allée dans la villa, le ton avait monté entre les deux amies. Laura s'en était prise à un certain Ulysse, lui aussi franc-maçon, le pire salaud que la terre ait porté, qui méprisait les femmes, se croyait un metteur en scène de génie et avait fait beaucoup de mal à Marianne. Laura Soline, criant presque, avait invectivé Marianne : « Ne vois-tu pas qu'ils sont tous des minables ? Et ton Ulysse est pareil aux autres. Qu'il vienne et je le recevrai à ma façon, tu peux m'en croire. »

- Qui a parlé d'orgies maçonniques ? Sois précise, Juliette.
- Tout le monde en parle. Laura Soline, d'abord, qui déteste ça, et Moret. Je n'ai rien inventé. Laura Soline a même déclaré devant moi. « Et puis, fais comme tu veux. Orgie pour orgie, invite Ulysse et sois diabolique jusqu'au bout. Moi, ce soir-là, je resterai à Avignon ».

Juliette n'avait pas eu envie d'en entendre plus. Elle prit congé et se dirigea vers sa camionnette garée comme les autres fois tout près de la villa. Deux hélicoptères surgirent dans le ciel à ce moment précis et descendirent dans la propriété voisine. Juliette, le nez en l'air, se demandait s'ils venaient vraiment de l'Élysée, comme on le racontait, lorsque deux flics s'approchèrent, lui réclamèrent ses papiers et l'interrogèrent sur ce qu'elle faisait là.

- Tu racoles dans les beaux quartiers, maintenant ? Tu t'imagines que les gens d'ici n'ont rien de mieux à se mettre sous le ventre ?

Elle affirma venir de la villa de Marianne Laroque, la vedette. Un flic resta près d'elle, l'autre alla sonner à la villa. Marianne confirma qu'elle recevait Juliette pour préparer un rôle et que la police ne devait pas l'inquiéter. Les deux flics voulurent néanmoins pénétrer dans la camionnette. Juliette pensa d'abord qu'ils espéraient une gâterie comme ces gendarmes, dont toutes les filles savent qu'ils bossent, braguettes ouvertes. Hélas, non.

Ceux qui veillent sur les belles villas du Luberon ne sont pas de simples gendarmes prêts à fermer les yeux si on les suce. L'un des deux rédigea un procès-verbal que Juliette dut signer. Pour cette fois, lui dirent-ils, elle s'en tirait sans bobo, mais plus question qu'elle revienne dans le coin. « Ici, la chasse est protégée, lui fut-il signifié et, la prochaine fois, qu'on la reverrait à proximité, les ennuis commenceraient et, qu'elle se le dise, pas des petits ennuis. »

Cela s'était passé l'année dernière. Depuis, elle n'avait plus mis les pieds dans le Luberon et s'était abstenue de toute relation avec Marianne Laroque et Laura Soline. Aucune des deux n'avait d'ailleurs cherché à la revoir ou demandé de ses nouvelles. Elle en avait été un peu amère, car elle avait cru à plus d'amitié avec Marianne, mais on ne faisait pas son métier sans une bonne carapace.

Elle pensait que tout cela était oublié quand, l'avant veille, le commandant Moret, lui était tombé sur le poil à Châteaurenard. Il avait en main le procès-verbal qu'elle avait signé devant la villa aux hélicoptères : « On t'avait interdit de remettre les pieds dans le Luberon. Tu y retournes ? Pour y faire quoi ? Marianne Laroque, c'était bien ta copine ? Tu nous dis tout ce que tu sais ou tu fais tes adieux à ta camionnette. »

- C'est donnant-donnant avec les poulets. Titou, je te préviens. Tu avais bavé sur moi, j'ai bavé sur toi et sur tes amis francs-maçons. J'ai parlé au commandant Moret de vos orgies. Je lui ai rapporté tout ce qu'en avait dit Laura Soline devant moi. »

J'étouffais dans cette camionnette parkée au soleil. Juliette m'a alors déclaré qu'elle voulait bien pardonner au mari d'Yvette, mais que je l'avais déçue maxi. Puis, elle m'a confié que la police n'avait aucune piste, sauf celle des orgies maçonniques, ce qui la mettait dans le coup, elle Juliette. J'appris qu'on faisait parfois appel à des filles comme elle pour lancer des orgies, mais elle n'avait rien à voir, absolument rien avec celles des francs-maçons.

- - Si tu en as été, Titou, je compte sur toi. Tu pourras témoigner. Je n'ai jamais servi de locomotive à vos orgies. Je n'ai jamais participé à des partouzes avec vos décors maçonniques. Je ne sais même pas comment ils sont faits, vos fameux décors. Moi, je bosse avec mon cul, d'accord, mais je ne m'amuse pas avec. C'est la noce chez les petits-bourgeois, a dit Laura Soline. Petits ou grands bourgeois,



je ne sais pas, mais j'ai juré à ton poulet que jamais je n'en avais été.

- Alors tu es tirée d'affaire.
- Les filles comme moi ne sont jamais tirées d'affaire. Ce n'est pas comme vous avec tous ces ministres francs-maçons dont on voit les sales gueules dans les magazines. Ah ! Titou, je te croyais un honnête homme. Tu ne mérites pas ta femme.

Je suis enfin descendu de cette camionnette torride, mais je n'ai pas marché bien droit jusqu'à l'entrée de la coopérative. Aussitôt, mon directeur, de plus en plus aimable depuis que j'ai paru dans le journal, m'a tiré à part. Monsieur Sérignan, m'apprit-il, venait d'être libéré sous contrôle judiciaire. Une bonne nouvelle que la radio locale, très écoutée pendant la *Coupe des Deltas*, passait en boucle.

- Je m'en réjouis pour vous, Titou, me dit mon directeur.

Nous allions donc revoir dans nos rues la haute silhouette de Théo. Mince, toujours vêtu simplement mais avec élégance, l'été, de vestes souples et amples, qui flottent autour de sa taille, et l'hiver, de lourds velours paysans.

Il n'a presque plus de cheveux et il porte de grands chapeaux à larges bords, comme Frédéric Mistral. Ses yeux sont noir foncé, brillants, comme de l'antracite mouillé. Quand ils se posent sur vous, ils vous pénètrent. Je voudrais en dire plus, mais je m'arrête.

- Titou, tu écris des procès-verbaux. Ne cherche pas à les enjoliver pour en faire de la littérature, me disait-il dans mes débuts de secrétaire de *La Justice*. Sois sec et précis. Nos procès-verbaux sont rédigés pour être lus dans cent ans. Ne dilue pas les tiens dans l'eau de rose ou dans l'eau de boudin.

D'accord, mais j'ai besoin de dire les choses avec ardeur. De l'antracite, j'en ai vu chez mon grand-père Gastaldi, qui se chauffait avec dans sa vieille maison du Ventoux au-dessus de Nyons. Les yeux de Théo en prennent la couleur quand il sourit, d'un sourire toujours proche du rire, et qui change son visage d'ordinaire si sévère.

Amaigri depuis la mort d'Antoinette, il ne doit pas manger assez. Il vit apparemment comme si elle était toujours là, mais il doit grignoter sur le pouce dans sa grande maison de Mégara.

Ramené d'Aix par Fantoche, il est rentré chez lui et s'y est enfermé. Il ne veut voir personne et il ne répond pas au téléphone. Par chance, il n'est pas seul. Comme il l'a fait souvent

avec Ulysse, il a invité pour le temps de la *Coupe des Deltas* notre frère Bernard de la Grande Loge à Paris. C'est la crème des frères, mais ce n'est pas un rigolo.

Il a une manière de parler toute en douceur, comme s'il sortait à toute heure de son rêve. Qui le croirait un des pontes des Halles de Rungis près de Paris ? Pourtant selon Théo, Bernard est d'abord un poète. J'ai deux de ses recueils de poésies à la maison. À vrai dire, ils ne me disent pas grand-chose. Ils parlent de sa jeunesse, du temps qui passe, de sa mère, de l'amitié, d'une jeune fille et, parfois, comme s'il se forçait, d'amours où les couples s'étreignent, mais sans fureur. Je n'y connais rien à ces vers modernes, qui ne riment pas, mais je trouve que les mots de Bernard manquent de force, de chaleur, de sensualité et de la brutalité nécessaire en amour. On dirait qu'il a peur de ce qu'il écrit. Je n'aurais pas idée, moi, d'utiliser ses mots à lui. Cela me gênerait. Je ne dis pas que ce sont des mots prétentieux, comme ceux de Gilbert Hesse, par exemple, mais ils semblent avoir été pris au hasard pour faire des étincelles. Théo dit qu'il faut ces étincelles pour de la poésie moderne. Victor le Belge pense pareil.

Je n'ai cessé pendant des heures d'appeler Mégara au téléphone. Bernard m'a enfin répondu. Théo ne voulait voir vraiment personne. Bernard m'a conseillé de ne pas insister. Il nous préviendra si notre frère change de disposition. Pour le moment, Théo reste très abattu.

J'ai prévenu tout le monde et nous nous sommes réunis rue Tournefort pour parler de l'affaire. Gilbert était là, mais pas Ulysse, toujours absent. Gilbert se félicita d'avoir osé succéder à Théo dans le Delta avec Ciu et Nestor. Les éliminatoires franchis, s'ils ont un peu de chance, Nestor, Ciu et lui pourraient aller en quart ou en demi-finale. Ce serait, a dit Gilbert, un beau cadeau pour Théo.

Le tirage au sort pour les trente-deuxièmes de finale pouvait mettre notre Delta face à une petite équipe ou face à des cadors. Dans ce cas, tout est perdu d'avance. Le Bègue, le Chimpanzé ou l'Avaleur, laisseraient Nestor, Ciu et Gilbert gagner quelques mètres, par délicatesse ou pour faire monter les paris, mais il ne fallait pas se faire d'illusion. Sans Théo, plus d'espoir de finale.

Le lendemain matin de cette réunion au temple, nous étions le mercredi 4 juillet. Les touristes faisaient masse. Ils venaient admirer *Big Brother Bear* et demandaient à Marinette ce que cet ours signifiait. Il faisait très chaud, même à une heure encore matinale. Marinette servait des chopes de bière qu'elle tenait par

douzaine contre sa poitrine comme elle avait vu faire à Munich où elle était allée cet hiver avec Ciu.

- Vous préféreriez la statue de qui ? Du pape ? demandait-elle à ses clients intrigués.

Hasard des tirages au sort, le Delta de Ciu, Nestor et Théo, remplacé par Gilbert, est tombé face à un Delta de professionnels, dont le membre le plus connu est Le Chimpanzé. C'est un mec du genre à écumer tous les terrains de boule de la Provence et de la Côte d'Azur avec de gros paris à la clé. Plus velu du dos, des bras et des mains qu'un primate, le Chimpanzé joue toute l'année. Son truc est de prendre et de faire prendre des paris sur lui et contre lui. La rumeur veut que tout ne se passe pas toujours à la régulière. À chacun d'assumer ses risques. Le Chimpanzé ne force personne à parier. Quand il y a beaucoup d'argent sous la table, il y a forcément de la triche. Cette loi vaut pour tous les jeux de pognon, le vélo, le foot et la politique. La rumeur dit que le Chimpanzé utilise des boules farcies, boules percées d'un trou minuscule rebouché. Ce trou permet d'introduire dans la boule à farcir du mercure ou du plomb fondu. Il suffit ensuite d'un tout petit effet donné à la boule par la main qui la lance pour qu'elle s'immobilise là où le joueur l'a voulu. Ces boules farcies sont pour la pétanque une misère aussi grave que la dope pour le vélo. Outre que c'est immoral, cela porte un grand préjudice au spectacle.

Ciu est tombé plusieurs fois face au Chimpanzé en demi-finale ou en finale de la Coupe. C'est la première fois que le sort l'a mis face à lui en trente-deuxièmes. Or, le Chimpanzé a un tel coup de main quand il lance une boule, il fait tellement bien ce qu'il veut que la galerie ne peut même pas imaginer qu'il a osé amener des boules farcies. Ciu, lui, le voit tout de suite, moins au comportement de la boule qu'à un certain air du joueur : les ailes du nez de Ciu se plissent alors et nous, les frères, nous sommes ainsi avertis qu'il y a triche sous roche et notre présence menaçante fait tout de même un peu peur aux tricheurs professionnels.

Il y a évidemment des contrôleurs chargés d'empêcher les coups fourrés. En finale, quand il y a seulement six joueurs en compétition, les contrôleurs font peur aux tricheurs. Aux éliminatoires ou dans le début des finales, il leur est plus difficile de s'opposer aux grands joueurs qui trichent. Les sortir du terrain ne plairait pas aux spectateurs. Il se joue également plusieurs parties en même temps. Les contrôleurs sont débordés et les galeries se morcellent au hasard des Deltas en présence. Vous

risquez une méchante bagarre si vous dénoncez un champion comme Le Chimpanzé.

La pétanque est une grande leçon de vie, dit très souvent Théo. Il s'y passe exactement pareil qu'en politique ou dans les affaires : il s'agit de dissimuler l'essentiel aux badauds, clients et électeurs. Victor le Belge n'a donc pas tort de toujours chercher la pierre cachée, qu'il s'agisse de la vie après la mort ou d'une partie de pétanque pendant la Coupe.

Dès que nos frères ont su que le sort mettait l'équipe du Chimpanzé face au Delta Nestor-Ciu-Gilbert, la mobilisation générale a été décrétée : tous sur le Mail. Tous ne sont pas venus, bien sûr, et pour un peu, moi, je ne venais pas, car la coopérative ne désemplissait pas. Finalement, nous avons suffisamment gonflé la galerie pour que le Chimpanzé n'ait pas intérêt à se la mettre à dos ou à déclencher des rumeurs. Une galerie bien encadrée peut gronder très fort.

Ultime précaution, Ciu s'est approché de son adversaire et il lui a dit : « Théo est remplacé par un Parisien. Nous avons tous les nerfs à vif en ce moment. Tu vois le *Big Brother* en statue ? Dis-moi qui gagne entre un chimpanzé et un ours ? Moi, je dis que c'est l'ours. Alors, tu nous la joues à la loyale ou cet ours te bouffe le cul. »

Quelle allait être la stratégie de Ciu avec Gilbert en remplacement de Théo ? Le Parisien était si fier de jouer avec Ciu et Nestor qu'il donnait l'impression de vouloir dominer la partie. Nous n'étions pas dupes, mais l'intimidation joue aussi à pétanque. Peut-être que Gilbert intimiderait un petit peu ses adversaires avec sa grande taille, son visage très allongé et cette façon qu'il a de chercher sa respiration comme un poisson tiré de son bocal.

Autre question cruciale : Gilbert allait-il faire pointeur ou milieu ? Ciu a tranché. Gilbert serait pointeur. Tiens, tiens ! Voilà un signe.

Pile ou face pour qui commence. C'est notre Delta. Ciu prend alors le bouchon des mains de Gilbert et le lance à six mètres dix. Cela nous surprend tous. Les cadors s'affrontent généralement à neuf ou dix mètres. Cela rend tout plus difficile. Pourquoi six mètres ?

J'ai vite compris. Après avoir tracé le rond et envoyé lui-même le bouchon, Ciu s'est rendu lentement auprès du petit et il a taquiné le sol de la pointe de son espadrille à quinze centimètres devant. Il ne laissait donc même pas à Gilbert le choix de son point. Il le contraignait du regard et du pied à jouer trop court afin de se

placer devant. Nous avons tous vu que le Chimpanzé et ses équipiers *espinchaient* la manoeuvre. Or, les équipiers avaient l'œil. Le Chimpanzé n'est pas un homme à s'encombrer de bras-cassés. Il dispose de qui lui plaît entre Marseille et Nice.

Le défaut de Gilbert, aux boules ou dans ses conférences, est de penser trop de bien de lui-même. Il n'est pas le seul ainsi, surtout à la Grande Loge avec leur système développé de hauts-grades. Le tiers de l'obédience, dit-on, a la tête tournée.

En loge, Gilbert marque des points faciles. Avec sa réputation, il parle et on l'écoute. Sur le Mail, face au Chimpanzé, tout devient beaucoup plus difficile. Gilbert doit en rabattre sur l'admiration qu'il a de lui-même.

Ciu sait tout ça, bien sûr. D'où sa manière de désigner du bout du pied l'endroit exact, en avant du bouchon, où il désire que Gilbert lance sa boule. À six mètres dix, embouchonne qui veut dans les équipes de cadors. Toute la galerie le sait. Voilà qui est bon pour la modestie. Même les meilleurs ont leurs égaux à six mètres.

Mais Gilbert se sent un bien trop haut personnage pour se soumettre au petit Ciu. Bien campé dans le rond, sans plier les genoux, ce qu'il devrait faire avec un bouchon à six mètres, il joue trop fort et il emporte le petit à huit mètres, plaçant sa boule, qui s'arrête enfin de rouler, à cinq centimètres sur la droite du but. La galerie applaudit très fort. Les touristes sont des jobards.

Gilbert, après ce premier coup, qu'il croit un coup de maître, aurait dû comprendre qu'il finirait la partie dans les choux. Pas du tout. Comme dit souvent Théo des frères de sa propre obédience : « Grimper comme des singes dans les hauts grades ne les rend pas plus lucides. Au contraire. »

Je vis que le pointeur du Chimpanzé demandait de l'œil à son tireur et capitaine s'il voulait débarrasser immédiatement le terrain de la boule de Gilbert en tirant ou si, lui, devait pointer. Bien sûr, il reçut l'ordre de pointer et il plaça sa boule devant, à dix centimètres du petit, exactement là où Ciu aurait voulu que Gilbert mît la sienne quand la partie se jouait à six mètres. Mais on était maintenant à huit et la leçon à Gilbert devenait sévère, d'autant que sa boule tenait le point et que c'était au Delta du Chimpanzé de rejouer. La pétanque est d'abord une affaire d'intelligence du terrain. Comme la politique, dit Théo. Gilbert jubilait. Que sa boule en fît jouer deux aux adversaires le fit sourire à la parisienne, car cela le confortait dans son bon jugement sur lui-même. Il n'entendit pas le Chimpanzé dire à son pointeur : « Vas-y, pousse la tienne et tu mets deux points » Et le pointeur pointa.

- Qu'est-ce que je fais, moi, maintenant ? demanda Ciu désarmé à Gilbert.

Le Chimpanzé riait. Gilbert voulait repointer. Ciu lui dit de garder sa boule et ce fut à Nestor, le milieu, d'entrer dans la danse. Cela surprit le Chimpanzé qui croyait que Ciu allait, en tirant, liquider d'un seul coup les deux boules de son pointeur. Ce ne fut pas la stratégie de Ciu. Il avait compris que Gilbert étant nul et ne le sachant pas, il fallait jouer cadors contre cadors, à deux contre trois. C'est pourquoi, il envoyait Nestor au feu.

Nestor est une de nos figures les plus cocasses de La Roquebrussanne, une figure très sombre pour qui ne le connaît pas, un homme très drôle derrière sa grosse moustache en réalité. Il possède le beau magasin de fringues féminines dans la partie piétonnière de la Grand-rue en Ville-haute. Il a deux belles vitrines avec la collection complète des petites culottes et des soutifs que portent les filles les mieux-baisantes de chez nous.

Yvette, mon épouse, qui ne monte pas souvent jusqu'à la mairie puisque son hôpital et notre appartement sont en Ville-basse, m'a raconté ce qui se dit à l'hôpital des dessous de chez Nestor. « Ils ne stimulent pas seulement maris et amants, ils nous mettent, nous les femmes, en condition d'amour, rien qu'à les sentir sur nous. » Nestor s'amuse de sa réputation. Il expose en vitrines alléchantes toute cette collection de petites culottes ajourées, brodées, colorées, décorées, qui coûtent, reconnaît-il, beaucoup plus cher au gramme que l'héroïne. Nestor aime la femme, comme j'aime le vin. Il est le plus acharné des frères du *Chemin* à refuser nos sœurs en tenue. « Pas de démarche initiatique possible, assure-t-il, quand on sait ce qu'elles portent comme dessous. Faut croire qu'au Grand Orient et au Droit-Humain, nos frères manquent d'imagination érotique. Pourquoi le temple serait-il le seul lieu où nous aurions l'imaginaire en berne ? »

Hors la loge et les boules, Nestor ne s'occupe que des femmes. Il adore les conseiller, les sentir, les toucher, mais avec beaucoup de délicatesse. Elles lui font confiance jusqu'à le laisser entrer dans la cabine d'essayage. Il y en a même qui viennent d'Aix ou d'Avignon pour une petite culotte à prix d'or. « Je suis le grand couturier des secrets d'alcôve, dit Nestor. Alors, pas de femmes en loge. Repos ! »

Le voilà donc jouant milieu et il a fait exactement ce que Ciu voulait. Sa boule est allée chercher celle de Gilbert et elle l'a légèrement écartée du petit, mais l'effet que lui avait donné Nestor a ramené sa propre boule vers le but et il a pris le point. À huit mètres, c'était du grand art. On raconte que c'est son

expérience des femmes en cabine d'essayage qui a rendu Nestor si caressant avec le fer. Le Chimpanzé a dit « Chapeau ! » Moi, j'ai pensé à Théo. La galerie a applaudi. Et, parce qu'il se disait sur le Mail que Nestor défiait le Chimpanzé, un mouvement de foule la fit grossir et grossir encore des bonnes clientes de Nestor. J'avoue qu'à les sentir là, excitées et heureuses, gloussant, trépignant, applaudissant, moi qui connais les vitrines de Nestor, je voyais leurs dessous à travers leurs robes, leurs jupes et leurs pantalons. Ah ! Bon Dieu de la Bonne Mère, qu'est-ce que nous avons dans le corps ? Et, pour être honnête, je dois le reconnaître : la mixité en tenue rituelle, c'est tout de même autre chose que la mixité sur la plage, sur le Mail, à l'école ou dans un autocar ! Je ne suis pas d'accord avec la Grande Loge sur son refus systématique, bêta et obstiné de laisser entrer nos sœurs dans le temple, mais je comprends que nos frères aient peur, surtout ceux qui prêchent la spiritualité à la manière des curés. Cela les rend fragiles du sexe, comme l'ont toujours été les prêtres. Or, Nestor est de la Grande Loge. Comme il le dit lui-même, il connaît les dessous du cœur et il se méfie.

À ce moment précis, j'ai aperçu Fantoche en face de moi. Il m'observait. J'ai bien failli ne pas le reconnaître. Déjà qu'il ne ressemble à rien de bien beau avec sa petite mine de fouilleur de merde, ses lunettes en fer, sa peau terne et ses cheveux gras, il était moins que rien en jean et en chemise flottante de faux touriste.

S'il s'était déguisé ainsi pour pêcher du franc-maçon sur le Mail, il avait trouvé le bon coin. Il aurait dû venir avec une épuisette. Nous pouvions nous compter de vingt à trente au premier rang de la galerie.

Fantoche l'a contournée pour venir jusqu'à moi. Il me toucha le bras et me dit à l'oreille :

- Alors, Monsieur Titou, êtes-vous dans de meilleures dispositions ?

Je ne répondis pas. Le Chimpanzé tirait la boule de Nestor. Carreau. Ils avaient donc trois points sur le terrain, Malgré l'exploit de Nestor, la première mène allait être gagnée par le Delta du Chimpanzé.

- Je vous comprends mal, ami Titou, me dit Fantoche qui ne me lâchait pas d'un millimètre et me soufflait dans le cou en parlant. Oui, je vous comprends mal. Vous êtes un homme honnête, vous défendez la République dans vos loges et votre propre loge s'appelle *La Justice*. Pourquoi

refusez-vous d'aider un policier qui travaille sous l'autorité du Procureur de la République ?

- Je n'ai personne à dénoncer.
- Alors je vous fais une proposition. Connaissez-vous le jour où cette malheureuse jeune femme a été assassinée ?

Non, je ne connaissais pas le jour exact. La succession des événements se brouillait dans ma tête.

- Je sais que vous m'avez arrêté le jour où la Coupe démarrait.
- Je ne vous ai pas arrêté. Seulement un peu retenu. La mort de Marie-Germaine Blanc remonte, elle, au dimanche précédent : C'était le 25 juin, le jour où vous avez tous fait la fête chez le professeur Sérignan.

Oui, je me rappelais bien ce dimanche à Mégara. Nous y avons célébré le souvenir d'Antoinette, décédée depuis moins d'un an.

- Éloignons-nous, dis-je à Moret.

Je ne voulais pas que nos frères me voient en conversation avec lui. Dès que nous avons été un peu loin, Fantoche me donna les détails : le meurtre, le dimanche, découverte du corps le mercredi par les gardiens marocains, transfert pour autopsie à Aix le jeudi et Moret se retrouve chargé de l'affaire ; aussitôt arrivé à La Roquebrussanne, il fait courir le bruit d'une disparition dans le Luberon avec des francs-maçons dans le coup.

- Vous osez l'avouer ! Vous accusez sans preuves.
- Qui vous dit que je n'en ai pas ?

Tout en parlant, nous étions revenus vers la galerie de plus en plus grossie de spectateurs venus voir Le Chimpanzé aux prises avec Ciu, Nestor et un Parisien. Notre Delta avait finalement gagné la première mène et Gilbert rayonnait. L'équipe du Chimpanzé ne s'était pas donnée à fond. Laisait-elle faire ? Qui peut le savoir avec les pros ? Tout pouvait dépendre des paris en cours.

En vérité, me racontèrent les frères, Gilbert venait de très bien jouer. Cela arrive. Quand le désir de gagner est intense, un fluide part des mains, passe dans le fer et conduit la boule où elle doit aller. Théo y voit la preuve du pouvoir de la volonté humaine, mais il ajoute en citant Voltaire que nul ne peut se maintenir longtemps au sublime.

Sublime ou pas, Gilbert faisait à nouveau gagner son Delta dans la deuxième mène. La galerie l'applaudissait à chaque boule, trop heureuse de voir détrôner le Chimpanzé.



- Votre copain Gilbert Hesse s'en tire comme un chef, me dit Moret. Vos loges ont décidément beaucoup de ressources.

J'aurais bien voulu qu'il me laisse tranquille, mais il faisait exprès de me compromettre en me parlant à voix basse devant tous les maçons qu'il savait ou devinait là.

- Le 25 juin, c'était bien votre solstice d'été ? Pourquoi ne pas l'avoir fêté cette année par un Grand Aïoli chez Théo Sérignan ?

Fantoche avait travaillé son dossier, mais il m'agaçait.

- Pourquoi pas un Grand Aïoli cette année ? Je n'en sais rien.

Gilbert continuait de très bien pointer. Un soir, j'avais accompagné Théo à Marseille pour une tenue annoncée à grand fracas dans tous les ateliers de la région. Gilbert Hesse plançait. Temple plein et, comme nous disons, beaucoup de beau linge à l'Orient. Gilbert Hesse rayonnait alors comme à présent sur le Mail.

- Pourquoi fêtez-vous les solstices, Monsieur Gastaldi ?
- Secret maçonnique, Commandant.
- Ne me parlez pas sur ce ton agressif, ami Titou, et je vous suggère un acte de civisme. Faites un petit effort de mémoire et rappelez-vous qui se trouvait à Mégara ce jour funeste. Faites mieux encore. Divisez les heures en quart d'heure. Interrogez vos souvenirs et vos amis. Inscrivez heure par heure et, si vous le pouvez, quart d'heure par quart d'heure, tous vos frères présents chez le professeur Sérignan.
- Et je vous apporte le tout sur un plateau d'argent ?
- Pourquoi d'argent ? Vous me le remettez simplement et nous le commentons. Pour le moment, chacun s'agite chez vous et personne ne fait rien avancer. Souhaitez-vous que l'assassin ou les assassins de cette jeune femme soient démasqués ? Il m'arrive d'en douter.

Je me suis senti mal, très mal. Le tableau, je pouvais le faire, bien sûr. Nous avons passé la journée à Mégara, Yvette à la cuisine avec Marinette et quelques épouses ou sœurs, moi, chargé des boissons. Il faisait chaud. Nous avons été cent ou plus à venir témoigner notre fraternité à Théo, les uns de midi à minuit, d'autres pendant quelques heures et quelques uns, pendant quelques minutes. Même mes enfants étaient passés à Mégara pour embrasser Théo. Nous voulions tous lui dire : « Il n'y a pas de Grand Aïoli cette année car Antoinette nous a quittés, mais

nous faisons la fête avec toi selon la règle maçonnique. Une batterie d'espérance couvre toute batterie de deuil, même les plus cruels. »

Oui, je pouvais faire ce tableau, mais à quoi servirait-il ?

- Titou, réfléchissez. Ce tableau mettrait hors de cause tous ceux que vous déclareriez présents à une certaine heure que je connais. Vous pas. Vous ne dénonceriez personne. Vous donneriez seulement un alibi aux présents.

Crac ou fantoche, ce Moret ? Il avait réussi à me troubler. Je me sentais glisser dans la peau d'un indic pendant que la troisième mène tournait mal pour notre Delta. Se faire éliminer en 32<sup>ème</sup> de finale, quand on est Ciu et Nestor, allait faire la nouvelle du jour, mais Gilbert n'avait rien perdu de sa superbe. Curieux type. Théo, de la même obédience que lui et son ami depuis trente ans, m'avait dit un soir où Gilbert Hesse avait planché : « Il y a des planches tape-à-l'oreille comme il y a des tableaux tape-à-l'œil. » Pour la quatrième mène qui commençait, Gilbert faisait un nari : sa boule est retombée presque à ses pieds. Cela peut arriver à tout le monde comme une panne sexuelle, mais cela pend surtout au nez des vantards.

Fantoche s'était finalement éloigné sans avoir obtenu ma réponse pour le tableau quart d'heure par quart d'heure. Son nari avait démonté Gilbert. Il regardait cette galerie qui l'avait si fort applaudi un instant plus tôt et il semblait vouloir encore la dominer de son regard supérieur de Parisien. Dégoûté, non de lui, peuchère, puisqu'il avait voulu sauver l'honneur, mais de l'inévitable victoire du Chimpanzé dans les minutes qui allaient suivre, je suis sorti de la galerie mouvante et fluctuante qui entourait les joueurs et j'ai gagné le fond du Mail. Et là, contre la balustrade d'où l'on domine la Ville-basse, je suis resté sans rien faire, à regarder le paysage. « C'est le plus beau du monde », disait ma pauvre mère qui n'avait jamais voyagé.

Se pouvait-il que l'un de nous, ayant tué Marianne, soit venu se faire voir à Mégara pour donner le change et se constituer un bon alibi ? Il était sûr et certain que Fantoche pensait à ça en me demandant le tableau.

Tradition solsticiale de nos loges, le Grand Aïoli était organisé à Mégara chaque année, le samedi de juin qui précède la Saint-Jean d'été. Nous nous répartissions les achats, à qui les œufs, à qui les carottes, les navets, les haricots ou les betteraves, à qui les escargots, à qui la morue. L'aïl et la bonne huile étaient de la responsabilité des trois prêtresses, presque toujours les mêmes, après approbation de sa qualité par un expert et cet expert était

toujours Théo. Il choisissait son huile chez la mère Michel du temps que la grand-mère d'Ulysse tenait encore son épicerie de la Ville haute et, après sa mort, Théo, a souvent pesté contre l'ignorance des épiciers en général et des nôtres en particulier. Parfois, il lui a même fallu faire le tour de la région pour décider du fournisseur et il lui arriva de remonter dans la Drôme ou de filer dans le Var.

La mort d'Antoinette avait interrompu notre tradition. Pouvions-nous ne pas fêter le solstice ? Nous avons finalement décidé qu'il n'y aurait pas de Grand Aïoli, cette année, mais que chacun viendrait à Mégara aux heures de son choix, ce dimanche 25 juin entre midi et minuit, chacune et chacun apportant de quoi boire et manger. Pas de Grand Aïoli rituel, mais une longue journée de fraternité chaleureuse autour de Théo.

Allais-je faire le tableau des présents, quart d'heure par quart d'heure, afin d'éloigner du soupçon ceux que je marquerais présents ? Oui, je ferai ce tableau en mémoire d'Antoinette, cette femme pareille à une reine dans son jardin fleuri.

Un jeune frère apprenti, Pierre Allard, m'aperçut appuyé à la balustrade, les yeux vagues sur le paysage que ma mère admirait tant. Il me confirma que notre Delta prenait une déculottée, mais il loua Gilbert d'avoir sauvé l'honneur.

Je décidai de commencer par lui mon tableau. À quelle heure était-il arrivé à Mégara le dimanche 25 juin ? Seize heures. À quelle heure était-il reparti ? Vingt heures. Es-tu venu accompagné ? Oui, de ma sœur, profane, qui a été l'élève de Théo. Avec qui as-tu surtout parlé entre seize et vingt heures ? De qui es-tu certain qu'il était bien présent à Mégara ? Je notais tous les noms et, déjà, sans me l'avouer, je venais de passer du côté des flics.

*à suivre...*